



La critique de la conception disjonctive et impérialiste de l'humain dans quelques réécritures contemporaines de la robinsonnade (J. M. Coetzee, P. Chamoiseau, J. Crace, K. Vonnegut)

Challenging the conception of human being as a separate and dominating species in a few contemporary robinsonades (J. M. Coetzee, P. Chamoiseau, J. Crace, K. Vonnegut)

Marie Cazaban-Mazerolles



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/1209>

DOI : 10.4000/transtexts.1209

ISSN : 2105-2549

Éditeur

Gregory B. Lee

Référence électronique

Marie Cazaban-Mazerolles, « La critique de la conception disjonctive et impérialiste de l'humain dans quelques réécritures contemporaines de la robinsonnade (J. M. Coetzee, P. Chamoiseau, J. Crace, K. Vonnegut) », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 03 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/1209> ; DOI : 10.4000/transtexts.1209

Ce document a été généré automatiquement le 3 juillet 2019.

© Tous droits réservés

La critique de la conception disjonctive et impérialiste de l'humain dans quelques réécritures contemporaines de la robinsonnade (J. M. Coetzee, P. Chamoiseau, J. Crace, K. Vonnegut)

Challenging the conception of human being as a separate and dominating species in a few contemporary robinsonades (J. M. Coetzee, P. Chamoiseau, J. Crace, K. Vonnegut)

Marie Cazaban-Mazerolles

- 1 En 1719, Daniel Defoe publie *The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner*. Les aventures du personnage éponyme – jeune homme britannique parti chercher fortune sur les mers et échouant, à la suite d'un naufrage dont il est seul rescapé, sur une île déserte où il parvient à survivre durant vingt-huit ans avant d'être secouru – sont aujourd'hui très largement connues. Si le succès du roman de Defoe fut à la fois immédiat et durable, la profusion de réécritures dont il fit l'objet contribuèrent à populariser la figure de Robinson bien au-delà du seul lectorat du texte original.¹ L'ensemble de ces imitations fut bientôt désigné sous le terme de robinsonnades,² lesquelles modulèrent de générations en générations l'histoire du naufragé (et en particulier le scénario insulaire), jusqu'à lui donner le statut de véritable mythe.³ Si le rythme frénétique de réécritures observé durant le XIX^e siècle demeure inégalé,⁴ le modèle defoéen a toutefois continué d'inspirer les écrivains bien au-delà de l'ère victorienne. Le développement des approches postcoloniales et féministes a notamment permis de révéler l'existence d'un vaste corpus apparu dans la seconde moitié du XX^e

siècle et engagé dans la réévaluation de l'héritage impérialiste et patriarcal de la robinsonnade traditionnelle.

- 2 Cet article entend prolonger ce geste en s'intéressant à un ensemble de textes qui, depuis les années 1980, se présentent comme des réécritures plus ou moins explicites du roman de Defoe dont il s'agit notamment de critiquer le discours concernant le rapport de l'humain à la « nature ».⁵ De façon plus spécifique, nous verrons comment la littérature contemporaine met aujourd'hui en scène des « Robinson » qui refusent de se positionner à l'égard de leur environnement selon le double régime de disjonction et de domination qui caractérisait le personnage originel. Nous avancerons ainsi que ces robinsonnades critiques permettent d'interroger non seulement le récit de la modernité qui distingue la sphère humaine d'un monde naturel identifié comme autre,⁶ mais encore le discours actuel de l'anthropocène selon lequel la totalité du système-Terre serait désormais soumis à des forces d'origine anthropique. Précisons en outre que cette démarche ne vise bien entendu pas à tenter à Defoe un procès que son anachronisme suffirait à disqualifier. L'objectif est plutôt de s'intéresser à la fabrique par les écrivains contemporains d'un écart délibéré, interprété comme un symptôme de la mutation de nos relations au vivant et témoignant de la façon dont la littérature participe à la recherche d'un nouvel imaginaire collectif susceptible d'en renouveler la compréhension.

« I'm not building a house » : la critique de l'anthropogénèse disjonctive

- 3 En 1983, l'écrivain sud-africain John Maxwell Coetzee publie *Life and Times of Michael K*. Le récit retrace l'itinéraire d'un jardinier municipal noir⁷ qui, sur fond d'une guerre civile dont les ressorts ne sont pas explicitement désignés dans le texte, fuit Cape Town en compagnie de sa mère. Cette dernière décède au cours du voyage de sorte que K atteint seul la ferme – désormais abandonnée – où elle est née et où il enterre ses cendres. Il s'installe alors sur le terrain de la propriété et parvient un temps à y survivre dissimulé de tous, échappant ce faisant temporairement aux remous politiques qui agitent le pays.
- 4 Durant cet épisode, K se retrouve à plusieurs reprises dans une situation similaire à celle du célèbre naufragé : seul et sans ressources, le personnage s'efforce en effet de survivre au cœur d'un territoire auquel il donne lui-même une dimension insulaire en rompant tout lien avec la civilisation pourtant voisine. Le texte multiplie alors les références au roman de Defoe, dont le héros est néanmoins toujours convoqué sous l'aspect d'un anti-modèle.⁸ Décrivant la situation dans laquelle se trouve son protagoniste, le narrateur de Coetzee affirme ainsi de façon explicite : « He had kept no tally of the days nor recorded the changes of the moon. He was not a prisoner or a castaway, his life by the dam was not a sentence that he had to serve out. »⁹ Reprenant ici les deux motifs defoéens du calendrier et du châtement, le texte figure nettement son personnage sous les traits d'un anti-Robinson (« he was not [...] a castaway ») – et le dote ainsi d'une identité intertextuelle antagonique que la question de l'habiter va rendre particulièrement manifeste.
- 5 Dans le roman de Defoe, l'un des premiers gestes de Robinson naufragé consiste en effet à se construire un campement d'abord conçu sous la forme d'une palissade :
- I drew a half Circle before the hollow Place [...]. In this half Circle I pitch'd two Rows of strong Stakes, driving them into the Ground till they stood very firm like Piles

[...]. Then I took the Pieces of Cable which I had cut in the Ship, and I laid them in Rows one upon another, within the Circle, between these two Rows of Stakes, up to the Top, placing other Stakes in the Inside, leaning against them, about two Foot and a half high, like a Spurr to a Post, and this Fence was so strong, that neither Man or Beast could get into it or over it [...] I was compleatly fenc'd in and fortify'd, as I thought, from all the world [...].¹⁰

- 6 Le passage témoigne de la méticulosité avec laquelle Robinson, après une première nuit passée juché dans un arbre par crainte des animaux sauvages, entreprend de bâtir entre l'île et lui une frontière qu'il veut infranchissable et qui délimite d'emblée un domaine humain intérieur *contre* une nature sauvage extérieure. Bien plus que le toit, dont la construction viendra dans un second temps, c'est ce mur qui métonymisera par la suite l'habitation du personnage, lequel désigne presque toujours son domaine par les appellations « my Wall¹¹ », « my Wall or Fortification¹² », « my Fence ». ¹³
- 7 À l'inverse, K parvenu sur le terrain de la ferme dans laquelle sa mère a servi se distingue de son prédécesseur defoéen en refusant non seulement d'occuper le bâtiment encore en place, mais en répugnant encore à édifier un nouveau logis : « The worst mistake, he told himself, would be to try to found a new house, a rival line on his small beginnings out at the dam.¹⁴ » Faisant son lit d'une crevasse entre deux collines près d'un réservoir, le personnage de Coetzee s'aménage ainsi un refuge fait de boue et de feuillages, mais non une maison à proprement parler : « He now had a cave or a burrow five feet deep.¹⁵ » Le motif du terrier se substitue ainsi à celui du mur, de sorte qu'au lieu d'ériger entre lui et le monde une barrière le personnage s'y enfouit littéralement. Avec « his home *in* the earth¹⁶ », K fait le choix d'un habitat coextensif au milieu plutôt que dissocié de lui : « He felt at home at the dam as he had never felt in the house.¹⁷ »
- 8 En 2012, l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau qui délivre avec *L'Empreinte à Crusoe* une autre robinsonnade critique, réplique et prolonge ce geste. Affiché dès le titre de l'ouvrage, l'intertextualité se déploie de façon transparente tout au long de ce récit qui se présente à la fois comme la réécriture et le prologue des aventures du héros de Defoe.¹⁸ L'écart avec l'hypotexte original est en outre rendu d'autant plus sensible que Chamoiseau imagine (à la manière de Michel Tournier dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*) un Robinson s'écartant progressivement du modèle defoéen d'abord répliqué.
- 9 Au début du texte, un Robinson « idiot¹⁹ » reproduit ainsi le geste schismatique propre au roman de Defoe, dressant « un rempart entre [lui] et cette île²⁰ » à laquelle il s'agit d'imposer un « recommencement de civilisation ». ²¹ Toutefois, le récit le décrit bientôt « déf[aisant] les fortifications, les herses et palissades²² » d'abord patiemment érigées pour embrasser un mode de vie nomade et désormais loger non derrière des murs mais au-dehors :
- dès lors, je consacrai mes forces à camper au-dehors, comme en plein vent, sous les frappes des ondées de passage et les frappes de soleil ; dehors, vraiment, comme au bord d'une falaise exposée aux furies des tempêtes ; moi qui m'étais toujours maintenu à couvert dans des tentes, ajoupas, grottes, cavernes et ravines, je vivais au-dehors, – et sans doute même : *en* dehors –, je mangeais dehors, œuvrais dehors, dormais dehors, rêvais dehors, pissais et déféquais dehors ; je fuyais les retraites, demeurant exposé au plus vif [...].²³
- 10 Plus radical que son homologue sud-africain, le protagoniste va jusqu'à refuser le concept d'abri. La variation proposée dans cet extrait sur la locution au-dehors/en-dehors brouille en outre l'opposition entre intériorité et extériorité : le personnage habite ici dedans le dehors.

- 11 Dans l'économie générale de ces deux romans, ce refus de la maison est interprétable de différentes manières. La plus évidente renvoie à la critique postcoloniale assumée par les textes, et qui consiste à éviter de répliquer le geste impérialiste d'appropriation ou d'annexion d'un territoire donné. Les deux héros – appartenant chacun à des peuples colonisés – rechignent à se poser en nouveaux colons et soutiennent par cette divergence une critique relativement transparente de l'idéologie conquérante du roman de Defoe ainsi que de l'histoire impériale européenne.²⁴ Corrélativement, ils refusent aussi un rapport au territoire fondé sur la propriété individuelle dont Robert Marzec a brillamment analysé la présence dans le roman de Defoe. Selon le critique, la dilection du personnage pour les clôtures et les fortifications est ainsi directement issue du mouvement des *enclosures* qui culmine en Angleterre au XVIII^e siècle, et supprime l'ancienne organisation agraire fondée sur la coopération et les terrains communaux. Marzec rappelle en outre que ce nouveau régime de compréhension et d'occupation des sols fut par la suite imposé aux territoires colonisés, le roman de Defoe annonçant encore de ce point de vue l'histoire de l'empire. Or le critique va plus loin encore lorsqu'il décrit ce qu'il nomme le « syndrome de Crusoé » comme fondateur de la conscience réflexive du personnage : « Such obsession acts of fortification mark the importation of an enclosure apparatus that [...] gives land meaning, “improves” it, turns it to utility, and stands against it in order to establish a sovereign address for the self.²⁵ » Le mur, l'enclos apparaissent ici comme un biais de subjectivation qui repose sur l'opposition et la disjonction d'avec l'environnement. À l'inverse et en se soustrayant à la passion édicatrice de Crusoé, les deux protagonistes de Coetzee et Chamoiseau expérimentent une manière non-séparée d'habiter le monde qui s'émancipe aussi de la conception du sujet et au-delà, de l'humain, inventée par la modernité occidentale.
- 12 Réagissant à une conférence de 1951 dans laquelle Martin Heidegger arguait en faveur d'une inséparabilité du construire et de l'habiter,²⁶ Ortega y Gasset estimait lui aussi que l'humain est incapable d'habiter le monde sans la médiation du bâti et érigeait cette nécessité en preuve de son étrangeté ontologique :
- El hombre [...] carece propiamente de « habitat », de un espacio donde, sin más, pueda habitar. Y, en efecto, la Tierra es para el hombre originariamente inhabitable – *unbewohrbar*. Para poder subsistir intercala entre todo lugar terrestre y su persona creaciones técnicas, construcciones que deforman, reforman y conforman la Tierra, de suerte que resulte más o menos habitable. [...] este es el síntoma más claro de que no es un animal, de que no pertenece a este mundo. El hombre es un intruso en la llamada naturaleza. Viene de fuera de ella, incompatible con ella, esencialmente inadaptado en todo milieu. Por eso construye, *baut*.²⁷
- 13 Reprenant le motif d'une humanité originellement marquée par un manque consubstantiel, le philosophe propose ici une réécriture du mythe prométhéen et explique comme lui l'apparition de la technologie, légitimant de même l'action transformatrice et déformatrice de l'humain sur son environnement. L'acte de construction dont est affirmé le caractère indispensable devient le symptôme d'une extériorité essentielle de l'Homme au monde naturel : c'est parce qu'il n'est pas véritablement de ce monde que l'humain a besoin d'une maison qui rende vivable son séjour sur la Terre. À ce titre, la maison signe l'extraction de l'humain du règne animal et son hétérogénéité à la nature en même temps qu'elle lui permet d'y séjourner.
- 14 En accord avec semblable mythologie, les robinsonnades présentent souvent le geste d'édifier une maison comme une étape essentielle du processus d'anthropogénèse, sécurisant l'humanité du naufragé menacé de bestialisation. Dans *Vendredi ou les limbes du*

Pacifique de Michel Tournier, la construction de la villa est ainsi supposée remplir ce rôle : « Robinson ne devait recouvrer son humanité qu'en se donnant un abri qui soit autre chose que le fond d'une grotte ou un auvent de feuilles.²⁸ » La maison est ici non plus la preuve d'une étrangeté ontologique originelle mais le moyen par lequel le sujet accède – dans la disjonction – à la pleine réalisation de son humanité. Symétriquement, nous proposons donc d'interpréter le rejet du bâti comme impliquant en réalité une résistance à l'anthropologie humaniste telle qu'embrassée par Ortega y Gasset de même qu'au processus historique d'anthropogénèse disjonctive décrit ci-dessus. Refuser de construire une maison ou désertier finalement les enceintes élevées revient à protester contre une vision de l'humain comme étant toujours déjà séparé du monde naturel ou comme ne devenant pleinement humain que dans sa séparation d'avec lui.

- 15 En outre, et dans la perspective de l'anthropocène, il apparaît également intéressant de lire ce rejet de la maison à la lumière des analyses proposées par plusieurs historiens de l'écologie concernant la transition néolithique. Pour l'anthropologue, philosophe et historien de l'écologie américain Paul Shepard, la sédentarisation d'*homo sapiens* a en effet favorisé l'éclosion d'un imaginaire selon lequel les humains ne se conçoivent plus comme *dans* la nature, mais mettent celle-ci à distance, la situant désormais au-delà des murs de la maison, au-delà du village.²⁹ Selon la formule de l'historien de l'environnement Roderick Nash : « lines began to be drawn – on the land and in human minds ». ³⁰ Aussi la révolution néolithique est-elle souvent considérée comme l'avènement d'une disjonction destinée à informer durablement notre rapport au monde : « The newly acquired concept of “house” irreversibly changed our views of the world. [...] Moving inside the house meant that we began to conceive nature as that which lies outside and beyond the village, rather than something of which we are an inextricable part.³¹ » Pour Shepard, le développement simultané de l'élevage et de l'agriculture encouragea en outre les nouveaux peuples sédentaires à se penser dans un rapport antagoniste avec un environnement requalifié comme sauvage et qu'il s'agissait désormais de contrôler et dominer.³² C'est ainsi avec le mur, avec l'enclos et le village qu'aurait commencé la grande marche vers l'anthropocentrisme – entendu comme une représentation du monde qui non seulement situe l'humain au centre, mais le distingue encore d'un univers non-humain sur lequel il affirme son pouvoir. Dans les mots de Nash à nouveau : « a haze of tempting ideas swirled up with the village smoke. It was possible to think of people as masters and owners, not just members, of the life community.³³ »
- 16 De ce point de vue, l'erreur historique – « the worst mistake³⁴ » – que les protagonistes de nos deux œuvres cherchent à ne pas répéter n'est peut-être pas uniquement celle du colonialisme ravageur dont le roman de Defoe se donne comme le prodrome, mais aussi celle de l'entrée dans l'ère néolithique comprise comme l'événement ayant engagé l'humain sur la voie de la séparation puis de la domination de la nature. En ce sens, il est possible de comprendre la dimension anhistorique du héros de Coetzee non pas uniquement dans une perspective court-termiste moderne, mais en la replaçant dans le temps long de l'histoire phylogénétique : « We have all tumbled over the lip into the cauldron of history : only you [...] have managed to live the old way, drifting through time, observing the seasons, no more trying to change the course of history than a grain of sand does³⁵ ».
- 17 Contre ce modèle de disjonction et de domination, les deux récits multiplient à l'inverse des images du lien, de l'appartenance ou simplement de la co-présence immédiate. Le narrateur de *Life and Times of Michael K* relate ainsi à propos du personnage éponyme : « In

a matter of weeks, he found his waking life bound tightly to the patch of earth he had begun to cultivate and the seeds he had planted there ».³⁶ Le motif de l'attachement, maintes fois convoqué, se précise par la suite sous la forme d'un véritable sentiment d'appartenance familiale. K se réfère ainsi aux courges qu'il a plantées comme à ses enfants,³⁷ avant de préciser la métaphore grâce à l'image du cordon ombilical : « There was a cord of tenderness that stretched from him to the patch of earth beside the dam and must be cut.³⁸ » Se substituant à celui de la clôture,³⁹ le motif remet en cause le « grand partage⁴⁰ » dualiste au fondement de l'ontologie naturaliste occidentale.⁴¹

- 18 Quant au Robinson de Chamoiseau qui désormais « fréquente » les autres vivants de l'île et existe « en leur compagnie⁴² », il rapporte son changement d'état dans les termes suivants : « alors que j'avais passé ces vingt dernières années à mettre [l'île] à distance, à la tenir pour ainsi dire en respect, je commençai à mieux accepter d'être en elle, d'être à elle, et qu'elle soit en moi-même ». ⁴³ La répétition finale du verbe « être », avec ses variations de constructions prépositionnelles et la permutation finale de la fonction sujet, témoigne ici non seulement d'un renversement dans le rapport de possession jusqu'alors envisagé (le personnage se découvrant appartenir à l'île et non l'inverse), mais exprime encore un lien de co-extensivité réciproque : Robinson est dans l'île, et l'île est en lui.

Effacer l'empreinte

- 19 Si le refus de la maison (*domus*) engage ainsi déjà une résistance à l'*ethos* de domination (*domare*),⁴⁴ cet écart critique est encore prolongé par la remise en question plus générale de l'entreprise d'ordonnance anthropocentrique qui caractérise chez Defoe le personnage de Robinson. Dans le récit original en effet, tous les agissements de Crusoé sur l'île sont subordonnés à un même objectif : transformer l'*érème* sauvage en *œcoumène* anthropisé, de façon à assurer sur le territoire sa puissance. Après plusieurs années d'efforts, Robinson s'enorgueillit ainsi du fruit de son travail : « I was Lord of the whole Mannor ; or if I pleas'd, I might call my self King, or Emperor over the whole Country which I had Possession of.⁴⁵ » L'île n'est ici perçue que par le biais de la métaphore féodale, qui lui donne la forme ordonnancée et circonscrite d'un domaine. Or quoique le concept d'anthropocène n'existe pas avant l'an 2000,⁴⁶ il est intéressant de remarquer la façon dont il entre en écho avec pareil programme. Le terme, désignant une ère dans laquelle la totalité du monde est désormais sous la coupe des actions humaines devenues la principale force de transformation de la planète et de ses écosystèmes, semble en effet sanctionner la réussite à une échelle globale du geste de Crusoé. À l'anthropocène, la nature « sauvage⁴⁷ », intacte, a en effet disparu sous le coup de la civilisation moderne qui l'a partout marquée de sa présence. De ce point de vue, les réécritures convoquées ci-dessous et qui toutes rejettent le modèle de l'anthropisation conquérante telle que le roman de Defoe la célébrait, s'avèrent assumer une charge critique s'exerçant à l'encontre de la logique même dont l'anthropocène est aujourd'hui le résultat. La rétro-lecture est ici en outre d'autant plus tentante que dans les textes étudiés, ce rejet se trouve articulé à un souci de ne pas laisser de trace – préoccupation qui prend alors à revers un des critères fondamentaux retenus par les géologues pour définir et dater l'avènement de l'anthropocène : l'empreinte stratigraphique des activités humaines.
- 20 Chez Defoe, le motif de l'empreinte marque un moment fondamental de l'épisode insulaire et à ce titre, constitue un élément topique important des robinsonnades. En effet, c'est en découvrant sur le sol la trace d'un pied nu que Crusoé s'avise pour la

première fois qu'il n'est peut-être pas seul sur son île. De fait, le héros découvrira bientôt que des cannibales abordent régulièrement cette dernière pour se livrer à des sacrifices humains sur la plage. Dans le roman original, le motif est ainsi lié à la rencontre avec l'altérité culturelle, la trace de pas annonçant l'arrivée en chair et en os de Vendredi dans la vie du naufragé. Dans les réécritures qui nous intéressent cependant, le thème est infléchi en un sens différent, permettant de poser la question de l'empreinte que l'humanité industrielle impose à son environnement.

- 21 Dans *Life and Times of Michael K*, le protagoniste de Coetzee manifeste de fait à de multiples reprises son souci de ne pas laisser de trace dans la nature qu'il traverse et occupe. Son installation près du réservoir est ainsi conçue pour ne pas durer : « I am not building a house out here by the dam to pass on to other generations. What I make ought to be careless, makeshift, a shelter to be abandoned ». ⁴⁸ Ailleurs, le personnage appelle de ses vœux jusqu'à la disparition de ses outils, espérant que les insectes se chargeront d'éliminer toute trace de son passage sur le terrain de la ferme : « Even his tools should be of wood and leather and gut, materials the insects would eat. ⁴⁹ » Certes, semblable imperceptibilité apparaît d'abord dans le récit comme une contrainte imposée par la situation politique du pays et la condition de fuyard de Michael qui a quitté Cape Town clandestinement. Toutefois, de nombreuses formulations témoignent que la nécessité de discrétion excède ce seul impératif, se transformant plutôt en une éthique fondatrice de la conscience réflexive du personnage : « He thought of himself not as something heavy that left tracks behind him, but if anything as a speck upon the surface of an earth too deeply asleep to notice the scratch of ant-feet, the rasp of butterfly teeth, the tumbling of dust. ⁵⁰ » Ici, l'instance susceptible d'enregistrer la présence du sujet n'est plus l'humain mais la terre, qu'il s'agit de ne pas déranger. ⁵¹ L'effacement sera ainsi présenté comme un scénario fantasmatique récurrent pour le personnage :

Every grain of this earth will be washed clean by the rain, he told himself, and dried by the sun and scoured by the wind, before the seasons turn again. There will be not a grain left bearing my marks, just as my mother has now, after her season in the earth, been washed clean, blown about, and drawn up into the leaves of grass. ⁵²

- 22 La métaphore du nettoyage charge le processus de disparition des marques de l'humain d'une connotation positive évidente, l'assimilant à une dynamique de purification grâce à laquelle une nature immaculée serait susceptible de réparaître.
- 23 À l'inverse des inclinations prométhéennes particulièrement célébrées par les robinsonnades victoriennes, K embrasse ainsi un *ethos* qui consiste à demeurer en deçà de toute démonstration de puissance et à réduire *au minimum* son intervention dans la nature. Concernant l'utilisation du réservoir auprès duquel il a établi son camp, le narrateur note par exemple : « He pumped only as much as his garden needed [...]. He did not know how underground waters replenished themselves but knew it was bad to be prodigal. ⁵³ » La condamnation morale est ici très nette, à laquelle K oppose une attitude bien plus proche de la restauration que de l'exploitation : « It became K's deepest wish for the flow of water from the earth to be restored. ⁵⁴ » À ce titre, Michael apparaît comme une figure qui non seulement s'oppose à l'idéologie de la surexploitation du monde naturel, mais est encore animé par le désir de pallier les erreurs commises en la matière par ses aînés ou prédécesseurs.
- 24 Selon Jean-Paul Engélibert, il s'agit là d'un trait caractéristique des robinsonnades contemporaines : « Les derniers Robinsons en date maudissent l'empreinte (écologique) de l'homme qu'ils voient partout ». ⁵⁵ De fait, cette logique de répugnance et

d'amendement est encore mise en valeur dans une nouvelle publiée un an après le roman de Coetzee par l'écrivain britannique Jim Crace, intitulée « The Prospect from the Silver Hill ». Dans ce texte, le lecteur découvre en effet un agent chargé par une compagnie minière de suivre les opérations d'extractions qu'elle a commanditées sur une montagne du nom d'Ibela-hoy, à la recherche de métaux précieux. Le rôle de ce personnage ingénieur-géologue est d'envoyer des rapports sur le contenu minéralogique des carottes que des ouvriers déposent périodiquement à son campement. Or dans la solitude des montagnes, le personnage va développer un rapport intensément affectif à leur égard : « Sometimes he wrapped his arms round boulders, warmed by the sun, and embraced them. [...] He kissed boulders ». ⁵⁶ Il prend alors en horreur les opérations minières qu'il est supposé évaluer, et qu'il assimile bientôt à des blessures infligées à la terre : « Sometimes it seemed that the pile was an open wound or an abattoir of stones. But the longer he stood the more it seemed that a piece of the world had been misplaced and abandoned at his cabin side. ⁵⁷ » Dès lors, le protagoniste va consacrer son séjour à remettre en place les prélèvements qu'on lui apporte, de sorte que l'enjeu de sa présence sur la colline devient bientôt d'y défaire l'intervention et l'ordonnance humaines assimilées plutôt à un désordre : « one by one, in order, the layers of Ibela-hoy were put back in place ». ⁵⁸ Lorsque les ouvriers découvrent enfin de l'argent, le personnage vole les pépites et s'enfuit dans la montagne : « I'll put it back, he said. ⁵⁹ » Parvenant près de roches quartiques dont la teinte rappelle celle des précieux fragments, il les y place dans le but de les y faire disparaître : « He took the pieces and placed them in a streak of snow where their colours matched the rocks and where, two paces distant, they disappeared for good. ⁶⁰ » À nouveau, il s'agit d'éliminer les traces de l'intervention humaine, la nouvelle substituant à la logique de l'exploitation celle du soin et mettant en concurrence deux acceptions différentes de la valeur de la terre : économique pour la compagnie, affective pour le héros. Là où les robinsonnades des XVIII^e et XIX^e siècles célébraient traditionnellement la puissance de la civilisation occidentale moderne⁶¹, les réécritures proposées par Coetzee et Crace investissent ainsi sur ce même sujet le registre du repentir, tandis que la représentation adversative de la nature cède place à une représentation victimaire.

- 25 De ce point de vue, les deux récits sont représentatifs du moment de « prise de conscience⁶² » et de réévaluation que la notion d'anthropocène vient également nommer. Or à ce titre, les textes n'échappent sans doute pas à l'un des risques que courent bien des discours de l'anthropocène et qui consiste, quoique sous la forme de la responsabilité coupable, à conforter l'idée d'une puissance absolue de l'humain (érigé au rang de force géologique). Dans l'introduction qu'ils rédigent à l'ouvrage intitulé *Penser l'anthropocène*, Rémi Beau et Catherine Larrère avancent ainsi qu'à cet égard, l'anthropocène relève d'« une affirmation anthropocentriste, qui cache parfois mal un enthousiasme prométhéen » :

L'Anthropocène est anthropocentriste [...]. L'Anthropocène charrie bien cette image d'une humanité désormais aux prises avec elle-même dans un monde qu'elle a trop transformé pour ne pas partout y reconnaître son empreinte. Par là, elle décrirait aussi l'enfermement inéluctable de la pensée dans une forme de solipsisme humain.

⁶³

- 26 Chez Crace et Coetzee de fait, l'opposition à la logique de l'anthropocène est le fruit d'une éthique individuelle de la suspension de la puissance transformatrice de l'homme, qui n'est pas *en soi* remise en question. Ce faisant, les textes répliquent globalement un schéma qui situe toujours l'agentivité du côté de l'humain (quand bien même celle-ci se

retient de s'actualiser, ou n'agit que pour se nier elle-même) ; et ne reconnaît pas ou peu la capacité d'action de la nature elle-même.

- 27 Chez Chamoiseau néanmoins, la figure du Robinson repenté cède la place à celle du Robinson défait, tenu en échec par l'île elle-même. Au début du récit, qui réplique d'abord le modèle defoéen, le personnage foule le sol qu'il a discipliné « du pas d'un grand seigneur », s'enorgueillit de « l'ordonnance souveraine [qu'il a su imposé à] cette rognure de terre⁶⁴ », et affirme : « Une part considérable de l'île était devenue mon œuvre, une belle ouvrage ». ⁶⁵ Pourtant, la suite du texte relate la façon dont l'emprise du héros sur le territoire va se révéler illusoire et se trouver battue en brèche par une nature qui reprend partout ses droits, réduisant les efforts d'ordonnance du personnage à de vains et « pathétiques » élans :

[E]xaminant mes emprises d'un œil neuf, j'avais découvert qu'elles se distinguaient à peine dans l'hystérie de cette nature ; l'île faisait tout pousser, partout, de toutes les conformations possibles, [...] mon orgueilleuse administration s'inscrivait sans rupture fantastique ni invention particulière dans un ensemble toujours imprévisible ; cela me troubla quelque peu – tant d'années, si peu de choses !⁶⁶

Réévaluant le résultat de son ouvrage, le personnage reconnaît sa dimension dérisoire face à l'agentivité de l'île elle-même, dont la puissance manifeste bientôt très clairement sa supériorité :

Le plus pathétique c'étaient les restes de mon illusoire splendeur : pancartes, parcs, réserves, fortifications diverses, grand-places pompeuses, avenues et comptoirs... ; n'en subsistaient que des lignes effacées sous l'alliance des broussailles et des bêtes déchaînées ; les champs de blé et d'orge dont j'avais la fierté s'étaient dilués dans des végétations confuses, ils avaient sans doute changé de nature ou dérivait vers une autre existence...⁶⁷

- 28 Prenant conscience que l'île ne cesse de défaire ce qu'il a accompli, le héros renonce alors définitivement à son entreprise de civilisation : « je laissais faire l'île ». ⁶⁸ Le sujet humain souverain est ici destitué non sous l'effet d'un choix éthique qui lui appartient, mais par l'agentivité de la nature qui lui oppose sa propre puissance. Le sens de la conquête finit ainsi par s'inverser, l'humain devenant plutôt l'objet passif d'un processus dont l'île est l'actant : « j'en étais conquis ». ⁶⁹
- 29 Un renversement similaire, quoiqu'exacerbé, sera mis en scène dans la robinsonnade que propose l'américain Kurt Vonnegut en 1985, intitulée *Galápagos*. Le roman imagine le naufrage non d'un seul homme mais d'une colonie sur l'archipel des Galapagos, alors qu'éclate la troisième guerre mondiale et que l'humanité s'éteint sur le continent après qu'un virus a rendu les femmes stériles. S'étalant sur un million d'années, le récit relate l'installation sur l'île des premiers arrivants tout en intercalant au sein de cette première narration des vignettes concernant la vie menée dans l'archipel par leurs « descendants », un million d'années plus tard.
- 30 Parmi les naufragés, seul le capitaine tentera d'abord de mettre ses pas dans ceux des Crusoé l'ayant précédé. Ainsi s'engage-t-il dans un projet d'aménagement de la source de l'île, dont il s'estime responsable : « When people came to get water, he would receive them as though he were the kindly and knowledgeable master of the spring, its assistant and conservator ». ⁷⁰ Or le discours narratorial a tôt fait de dégonfler la vanité de pareille entreprise : « There was no way in which the Captain, with so much time on his hands, might have improved the spring. [...] that basin, with or without encouragement from the Captain, would in twenty-three minutes and eleven seconds [...] be brimming full again. ⁷¹

» Soulignant l'autonomie de la nature, le narrateur dresse un portrait des forces en présence qui refuse à l'humain l'autorité absolue dont il se croit dépositaire.

- 31 Or de façon plus radicale encore, l'originalité de ce texte réside dans le fait que les aventures de la colonie sur l'île vont conduire non à l'anthropisation de l'île, mais à l'ensauvagement des colons. En effet, l'humanité telle que le lecteur la retrouve un million d'années plus tard à évolué en une espèce pisciforme, au cerveau rétréci, et disposant de nageoires à la place de mains. Ce faisant, Vonnegut renverse le processus d'hybridation supposé par le terme même d'anthropocène (selon lequel la totalité de la nature s'est hybridée d'humain⁷²), dans la mesure où c'est ici l'humanité qui devient le patient d'une altération dont des forces autres qu'humaines (évolutionnaires et écosystémiques) sont responsables. Le récit résonne alors d'une nouvelle invite adressée par la littérature contemporaine à l'humain-comme-Robinson : un appel qui rejette à la fois, concernant l'image de sa propre puissance, la fierté orgueilleuse et la complaisance tapie jusque dans la responsabilité coupable ; pour lui substituer la reconnaissance des autres forces en présence et nous inviter à cultiver *a minima* un sens de la réciprocité dans les relations que nous nouons avec notre milieu.

Conclusion

- 32 Ce que l'exemple de ces quelques récits met en valeur, c'est ainsi la façon dont la littérature occidentale apparaît aujourd'hui engagée dans l'invention de *scenarii* alternatifs à ceux dont elle a hérité, explorant d'autres façons de raconter la « nature » et de représenter les rapports qu'en tant qu'humain nous entretenons avec elle. Si dans leur version defoéenne, les aventures de Robinson Crusoé rappellent la façon dont la littérature s'est montrée complice d'une idéologie aujourd'hui remise en cause par la crise écologique globale, les réécritures critiques examinées ici cherchent à structurer autrement notre imaginaire collectif. La compréhension de l'humain comme créature séparée du monde naturel et ayant pour vocation à étendre sur lui son empire se voit ainsi ré-interrogée ; tandis que se fait entendre le besoin de mythes de substitution, susceptibles de promouvoir d'autres *ethos* et d'autres valeurs, vigilants et critiques à l'égard non seulement du récit de la modernité mais aussi du discours de l'anthropocène lui-même.

NOTES

1. Voir notamment l'affirmation de Martin Green selon lequel il s'agit du livre le plus publié et traduit au monde après la Bible (Martin Green, *The Robinson Crusoe Story*, University Park and London, The Pennsylvania State University Press, 1990, p. 72.)
2. Le terme, dont la paternité est parfois attribuée à Marx qui l'emploie effectivement dans son *Introduction générale à la critique de l'économie politique* (1857), a semble-t-il été utilisé pour la première fois par l'écrivain allemand Johann Gottfried Schnabel dans la préface à son roman *Die Insel Felsenburg* (1731).

3. Voir notamment à ce sujet Lieve Spaas et Brian Stimpson (dir.), *Robinson Crusoe, Myths and Metamorphoses*, London, Palgrave Macmillan, 1996, p. xviii: « If one of the functions of a myth is to spawn a series of variations upon itself while remaining faithful to the underlying paradigm, then Robinson Crusoe may indeed be thus considered. »
L'interprétation du sens de ce « mythe » et du texte originel de Defoe a connu et connaît encore des variations considérables. À titre d'exemples, Pat Rogers estime ainsi que les aventures de Robinson forment d'abord et avant tout « an epic of mastery over the hostile environment, [...] a marble of conquest over fear, isolation and despair » (Pat Rogers, « Classics and chapbooks », in Rivers (dir.), *Books and their Readers in Eighteenth-Century England*, I, Leicester and New York, Leicester University Press and St. Martin's Press, 1982, p. 30) ; tandis que Ian Watt relit pour sa part le texte comme marquant l'émergence de la conscience individuelle moderne et de sa rationalité capitaliste. D'autres comme Martin Green et Ann Marie Fallon insistent davantage sur la façon dont le texte de Defoe et ses réécritures dix-neuviémistes figurent un prologue au colonialisme européen, les robinsonnades se donnant majoritairement à cette époque comme des « folktales of white nationalism and empire » (Green, p. 4).
4. Voir Ann Marie Fallon, *Global Crusoe. Comparative Literature, Postcolonial Theory and Transnational Aesthetics*, London and New York, Routledge, 2016, p. 1.
5. Les guillemets signalent un usage distancié de cette notion, largement critiquée depuis plusieurs années dans le sillage, entre autres, de Philippe Descola et Bruno Latour.
6. Voir sur ce point Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
7. Dans un des camps de réhabilitation où K est périodiquement enfermé, il est enregistré sous l'identité suivante : « CM – 40 – NFA – Unemployed » (John Maxwell Coetzee, *Life and Times of Michael K*, New York, Penguin Books, 1985 (1983), p. 70). Les deux sigles signifient respectivement « coloured male » et « non fixed abode ». Cette indication indiciaire constitue la seule mention de l'origine ethnique du protagoniste dans le texte.
8. *Life and Times of Michael K* amorce ainsi déjà avec le texte defoéen un dialogue critique qui culminera dans le roman suivant de l'auteur, *Foe*. Publié en 1986, cette robinsonnade développe une critique postcoloniale et féministe de l'euro-androcentrisme du modèle defoéen tout en interrogeant l'autorité de la figure littéraire de l'auteur.
9. Coetzee, *Life and Times*, p. 115. Traduction par Sophie Mayoux, *Michael K, sa vie, son temps*, Paris, Seuil, 1985, p. 147 : « Il n'avait tenu ni le compte des jours ni pris note des phases de la lune. Ce n'était pas un prisonnier ni un naufragé ; sa vie près du réservoir n'était pas une condamnation à purger. »
10. Daniel Defoe, *The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner*, Oxford, Oxford University Press, 2007, pp. 51-52. Traduction par Francisque Borel et Alexandre Varenne, *Robinson Crusoe*, Paris, 1836, pp. 86-87 : « [J]e traçai devant le creux du rocher un demi-cercle [...]. Je plantai dans ce demi-cercle deux rangées de gros pieux que j'enfonçai en terre jusqu'à ce qu'ils fussent solides comme des pilotis. [...] Je pris ensuite les morceaux de câbles que j'avais coupés à bord du vaisseau, et je les posai les uns sur les autres, dans l'entre-deux de la double palissade, jusqu'à son sommet. Puis, en dedans du demi-cercle, j'ajoutai d'autres pieux d'environ deux pieds et demi, s'appuyant contre les premiers et leur servant de contrefiches. Cet ouvrage était si fort que ni homme ni bête n'aurait pu le forcer ni le franchir. »
11. Voir par exemple pp. 68, 70, 75, 80, 88, 90, 136, 137.
12. *Ibid.*, p. 128.
13. *Ibid.*, pp. 52, 87, 88.

14. Coetzee, *Life and Times*, p. 104. Trad. p. 134 : « La pire erreur, se dit-il, serait de chercher à fonder une maison nouvelle, une lignée rivale, sur le tout petit soubassement édifié près du réservoir. »
15. *Ibid.*, p. 100. Trad. p. 129 : « Il disposait maintenant d'une sorte de caverne ou de tanière d'un mètre cinquante de profondeur ». Si dans le roman de Defoe le terme de « house » (Defoe, *The Life and Strange Surprising Adventures...*, p. 52) vient ratifier l'achèvement de la construction de Crusoé, Coetzee privilégiera tout au long de son récit l'appellation animalisante « burrow ». Voir par exemple pp. 100, 106, 107, 110, 112, 118, 119.
16. *Ibid.*, p. 104. Nous soulignons. Trad. p. 134 : « sa maison dans la terre ».
17. *Ibid.*, p. 98-99. Trad. p. 127 : « Il se sentait chez lui près du réservoir comme jamais il ne s'était senti dans la maison. »
18. Le récit imagine la vie insulaire d'un marin africain maronné par un capitaine négrier (le Crusoé de Defoe lui-même). Se réveillant sur le rivage où il a été abandonné amnésique et empêtré dans un harnais gravé au nom de son ancien capitaine, le protagoniste pense être lui-même Robinson jusqu'à ce que le retour du vaisseau sur lequel il travaillait lui rende la mémoire. Pris de fureur, il est alors fusillé. Le récit s'achève alors que le navire fait naufrage aux abords d'une île voisine, et que commencent les aventures du véritable Robinson Crusoé seul rescapé de l'avarie. Le dernier paragraphe du texte de Chamoiseau est ainsi la copie exacte du premier paragraphe du « Journal du Capitaine » de Daniel Defoe.
19. Patrick Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, 2012, p. 17. Le texte est divisé en trois grandes sections marquant les étapes décisives de l'évolution identitaire du protagoniste, et respectivement intitulées « L'idiot », « La petite personne » et « l'artiste ».
20. *Ibid.*, p. 40.
21. *Ibid.*, p. 24.
22. *Ibid.*, p. 189.
23. *Ibid.*, pp. 103-104.
24. Voir en particulier sur ce point Jane Boyner, *J. M. Coetzee and the Paradox of Postcolonial Authorship*, New York, Routledge, 2016; Mike Marais, « "One of those islands without an owner": the Aesthetics of Space in Robinson Crusoe and John Maxwell Coetzee's *Life and Times of Michael K* », *Current Writing*, 8/1, 1996; ainsi que les textes de Coetzee lui-même sur le rôle de la « ferme » dans l'idéologie afrikaaner, notamment *White Writing*, New Haven, Yale University Press, 1988, p. 175. Isabelle Constant propose également une lecture postcoloniale du roman de Chamoiseau dans *Le Robinson Antillais. De Daniel Defoe à Patrick Chamoiseau*, Paris, L'Harmattan, 2015 ; tandis que l'investissement du motif insulaire dans cette perspective a été commenté par l'écrivain lui-même dans *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 245.
25. Robert Marzec, *An Ecological and Postcolonial Study of Literature: From Daniel Defoe to Salman Rushdie*, London, Palgrave MacMillan, 2007, p. 15. Notre emphase. Nous traduisons : « Cette obsession pour l'entreprise de fortification marque l'importation d'un système d'enclosure qui [...] donne un sens au territoire, l'améliore, le rend exploitable et se dresse contre lui de façon à donner à l'ego une adresse, une localisation souveraine ».
26. Martin Heidegger, « Wohnen Bauen Denken », *Gesamtausgabe VII, Vorträge und Aufsätze*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 2000, pp. 145-164.
27. José Ortega y Gasset, « Anejo : en torno al Coloquio de Darmstadt », *Obras Completas IX*, Madrid, Revista de Occidente, 1962, pp. 625-644, p. 640. Nous traduisons : « L'Homme [...]

manque à proprement parler d'un habitat, d'un espace dans lequel il puisse habiter directement. Et, en effet, la Terre est à l'origine inhabitable pour l'Homme. Pour pouvoir y subsister, il est obligé d'interposer entre sa personne et chaque lieu de ce monde des inventions techniques, des constructions qui déforment, réforment, conforment la Terre, de façon à ce qu'elle finisse par être relativement habitable. [...] il s'agit du symptôme le plus évident que l'Homme n'est pas un animal, qu'il n'appartient pas à ce monde.

L'Homme est un intrus dans de ce que l'on appelle la nature. Il vient d'un lieu qui lui est extérieur, n'est pas compatible avec elle, et s'avère par essence inadapté à n'importe quel milieu. C'est la raison pour laquelle il construit, *baut*. »

28. Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 65.

Divergent du héros defoéen, le Robinson de Tournier n'investira finalement pas la villa qui deviendra plutôt un « musée de l'humain » (*Ibid.*, p. 66).

29. Paul Shepard, *Nature and Madness*, Athens, University of Georgia, 1982 et *Coming Home to the Pleistocene*, Washington D.C, Island Press, 1998.

30. Roderick Nash, *Wilderness and the American Mind*, New Haven and London, Yale University Press, 1967, p. xx. Nous traduisons : « Des lignes commencèrent à se dessiner – sur le sol et dans l'esprit humain ».

31. Giovanni Aloi, *Art and Animals*, London, I. B. Tauris, 2011, pp. 14-15. Nous traduisons : « Le concept tout juste acquis de “maison” modifia irréversiblement notre vision du monde. [...] Emménager à l'intérieur de la maison nous conduisit à percevoir la nature comme ce qui s'étend au-dehors, par-delà le village, et non plus comme une chose dont nous faisons inextricablement partie. »

32. L'analyse est notamment rappelée par Baptiste Morizot dans *Les Diplomates*, Marseille, Wildproject, 2016, pp. 31-32.

33. Nash, *Wilderness*, p. xx. Nous traduisons : « Tout un halo d'idées séduisantes s'éleva dans la fumée tourbillonnante du village. L'on pouvait désormais se croire maîtres et possesseurs, et non simples membres, de la communauté du vivant. »

34. Coetzee, *Life and Times*, p. 104. Trad. p. 134 : « la pire erreur ».

35. *Ibid.*, pp. 151-152. Trad. p. 192 : « Nous sommes tous tombés par-dessus bord dans le chaudron de l'histoire ; toi seul, [...] tu es parvenu à vivre à la manière ancienne, dérivant au fil du temps, soumis aux saisons, n'essayant pas plus de changer le cours de l'histoire que ne le fait un grain de sable. »

36. *Ibid.*, p. 59. Trad. p. 80 : « il suffit de quelques semaines pour que toutes ses heures de veille soient étroitement assujettis à cette parcelle de terre qu'il avait commencé à cultiver et aux graines qu'il y avait semé. »

37. *Ibid.*, p. 101: « In his burrow he lay thinking of these poor [...] children of his beginning their struggle upward through the dark earth towards the sun. » Trad. p. 130-131 : « Couché dans sa tanière, il pensait à cette seconde génération de pauvres enfants qui se lancaient dans la lutte, entamant leur ascension à travers la terre obscure, vers le soleil. »

38. *Ibid.*, pp. 65-66. Trad. p. 88 : « un cordon de tendresse partait de lui et s'étirait jusqu'au carré de terre près du réservoir ; il fallait le couper. »

39. Ce point a déjà été constaté par Marais, « “One of those islands without an owner” », p. 24.

40. Descola, *Par-delà Nature et Culture*, p. 91 et sqq.

41. Comme Emmanuelle Peraldo (« Insularité, pouvoir et autorité dans Robinson Crusoe de Defoe », *Lines*, 4, 2007, pp. 104-118, p. 114) l'a justement remarqué, la métaphore familiale est également présente dans le texte defoéen où elle prend cependant la forme d'un imaginaire patriarcal. Ce faisant, l'image renforce le motif de domination plutôt

qu'elle n'y constitue une alternative. Chez Coetzee à l'inverse et selon la formule de Graham Huggan et Helen Tiffin (*Postcolonial Ecocriticism. Literature, Animals, Environment*, New York and London, Routledge, 2015, p. 196): « Maternal care, rather than patriarchal self-perpetuation, is the basis for K's engagement with the country ».

42. Chamoiseau, *L'Empreinte*, p. 195.

43. *Ibid.*, p. 67.

44. En latin, le terme *domare* (assujettir, dominer) est issu du substantif *domus* (la maison).

45. Defoe, *The Life and Strange Surprising Adventures...*, p. 109. Trad. p. 200 : « je pouvais, s'il me plaisait, m'appeler Roi ou Empereur de toute cette contrée rangée sous ma puissance. »

46. Paul Krutzen et Eugene Stoermer, « The "Anthropocene" », *IGBP Newsletter*, 41, mai 2000, pp. 17-18.

47. Pour une discussion détaillée de cette notion ici employée dans son sens le plus commun (le *wild*), et notamment de son rapport au concept d'anthropocène, voir Baptiste Morizot, « Le devenir du sauvage à l'anthropocène », in Rémi Beau et Catherine Larrère (dir.), *Penser l'anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, pp. 249-264.

48. Coetzee, *Life and Times*, p. 101. Trad. p. 130 : « Cette maison que je bâtis près du réservoir, je ne la bâtis pas pour la transmettre aux générations futures. Il convient que ce que je fais soit peu soigné, improvisé, un simple abri à abandonner ».

49. *Ibid.*, p. 104. Trad. p. 134 : « Même ses outils devaient être en bois, en cuir, en boyau : des matériaux que les insectes rongeraient le jour où il n'en aurait plus besoin. »

50. *Ibid.*, p. 97. Trad. p. 126 : « Il ne se voyait pas comme un corps pesant laissant des traces derrière lui ; dans la mesure où il avait une image de lui-même, c'était celle d'une poussière à la surface d'une terre trop profondément endormie pour remarquer le grattement des pattes de fourmi, le grincement des dents de papillon, l'effritement des mottes. »

51. Nous pensons que c'est précisément dans ce déplacement de point de vue que Coetzee produit avec le texte de Defoe un écart significatif. Selon Emmanuelle Peraldo en effet, le héros de Defoe manifeste un souci de se fondre dans son environnement déjà interprétable dans le sens d'une quête pré-romantique de fusion avec la nature : « though Crusoe build fortifications on the island in an apparent attempt to master the landscape, the description of these erected structures reveals that Crusoe's protected place is made in nature's image, resulting a creative fusion of the human and natural environment. » (Emmanuelle Peraldo, « "Two broad shining eyes": Optic Impressions and Landscape in *Robinson Crusoe* », *Digital Defoe: Studies in Defoe and his Contemporaries, Repositioning Defoe*, 4.1, 2012, pp. 17-30, p. 22). Pour étayer son propos, Peraldo cite alors l'extrait suivant: « I persuaded myself that if any people were to come on shore there, they would not perceive anything like an habitation » (Defoe, *The Life and Strange Surprising Adventures...*, p. 66). Or l'impératif d'invisibilité demeure ici mesuré à l'aune d'un potentiel observateur humain, de sorte que la logique de protection contre autrui reste identifiée comme sa principale motivation. Au sein du même article, Peraldo propose en outre de voir dans le motif de l'empreinte du pied nu le signe d'un désir de s'unir à la nature : « the footprint in Robinson Crusoe [...] emphasizes the Will to become one or continuons with nature by imprinting oneself on it. » (Peraldo, « Optic Impressions », p. 21). Il nous apparaît difficile d'embrasser pleinement cette interprétation dans la mesure où l'empreinte n'est pas chez Defoe celle de Crusoe mais d'un « sauvage », du côté duquel sera seule située la continuité avec la « nature ». Cette dernière, en outre, terrorise Crusoe dont la première réaction est d'entreprendre de nouvelles fortifications de son campement.

52. Coetzee, *Life and Times*, p. 124. Trad. p. 158 : « Chaque atome de cette terre sera lavé par la pluie, se dit-il, et séché par le soleil et nettoyé par le vent, avant que la roue des saisons ne commence un autre tour. Pas un de ces atomes ne portera encore ma marque. »
53. *Ibid.*, p. 60. Trad. pp. 80-81 : « Il ne pompait que la quantité nécessaire pour son jardin [...]. Il ignorait le processus par lequel les eaux souterraines se recréent, mais il savait que la prodigalité était un mal. »
54. *Ibid.* Trad. p. 80 : « Le souhait le plus ardent de K devint alors de voir se rétablir le débit de l'eau jaillie du sol. »
55. Jean-Paul Engélibert, « L'Empreinte de l'homme. Robinson et le désir de l'île déserte », *Écologie & politique*, vol. 37, n. 3, 2008, pp. 181-194, p. 194.
56. Jim Crace, « The Prospect from the Silver Hill », *Continent*, London, Heinemann, 1986, p. 144. Traduction par Guillemette Belleteste, « Les horizons de la colline d'argent », *Continent*, Paris, Actes Sud, 1989, p. 173 : « Quelquefois il entourait de ses bras des rochers arrondis, pleins de chaleur du soleil et il les embrassait. [...] Il embrassait les rochers. »
57. *Ibid.*, p. 146. Trad. p. 176 : « Quelquefois, il lui semblait que le tas était comme une blessure ouverte ou un charnier de pierres. Mais plus il restait devant, plus il restait devant, plus il avait l'impression qu'un impression du monde avait été abandonné, là, par erreur, à côté de sa cabane. »
58. *Ibid.*, p. 147. Trad. pp. 176-177 : « l'une après l'autre, dans l'ordre, les couches d'Ibelahoy furent remises en place ».
59. *Ibid.*, p. 150. Trad. p. 182 : « Je vais le remettre, dit-il. »
60. *Ibid.*, p. 153. Trad. p. 185 : « Il prit les fragments et les déposa sur une veine de neige où leurs couleurs se fondirent avec celle du rocher où, si l'on reculait de deux pas, ils disparaissaient pour de bon. »
61. Voir notamment Ian Watt, « Robinson Crusoe as a myth », *Essays in criticism*, vol. 1, n.2, April 1951, pp. 95-119, p. 101: « wherever the white man brings his rational technology there can only be man-made order, and the jungle itself must succumb to the irresistible teleology of capitalism. »
62. Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène*, Paris, Seuil, 2013, p. 9 : « L'Anthropocène est une prise de conscience essentielle pour comprendre ce qui nous arrive ».
63. Rémi Beau et Catherine Larrère (dir.), *Penser l'anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, pp. 7-18.
64. Chamoiseau, *L'Empreinte*, p. 21.
65. *Ibid.*, p. 23.
66. *Ibid.*, p. 56.
67. *Ibid.*, p. 237.
68. *Ibid.*, p. 159.
69. *Ibid.*, p. 159.
70. Kurt Vonnegut, *Galápagos*, London, Paladin, 1990 (1985), pp. 215-216. Nous traduisons : « Lorsque des gens venaient chercher de l'eau, ils les recevait comme s'il eût été le maître bienveillant et expert de la source, son assistant et son conservateur ». On retrouve le motif de l'irrigation déjà présent chez Coetzee et en réalité caractéristique de la robinsonnade dix-neuviémiste.
71. *Ibid.* Nous traduisons : « Malgré tout le temps dont il disposait, le Capitaine n'était absolument pas en mesure d'améliorer le débit de la source. [...] Avec ou sans les

encouragements du capitaine, ce bassin, une fois vidé, se remplissait en 23 minutes et 11 secondes exactement. »

72. La formule est de Baptiste Morizot, « Le devenir du sauvage à l'anthropocène », in *Penser l'anthropocène*, Beau et Larrère (dir.), Paris, Presses de Sciences Po, 2018, p. 249.

RÉSUMÉS

En s'appuyant sur un ensemble de textes qui, depuis les années 1980, se présentent comme des réécritures plus ou moins explicites du célèbre roman de Defoe, cet article examine la façon dont le rapport de l'humain à la « nature » et au vivant se voit ré-interrogé par les robinsonnades contemporaines. L'étude se focalise en particulier sur la manière dont ces dernières refusent la posture de séparation et de domination à l'égard de l'environnement caractéristique du Robinson de Defoe, et interprète ce geste comme la marque d'une remise en question de l'ontologie dualiste de la modernité occidentale de même que du projet de se rendre comme maître et possesseur de la nature. L'article examine alors la façon dont le motif de l'empreinte se trouve infléchi dans un sens écologique qui s'articule aux inquiétudes soulevées par le discours actuel de l'anthropocène.

This paper examines a series of literary texts published since the 1980's that all rewrite with varying degrees of explicitness the famous novel by Daniel Defoe *The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner*, in order to highlight the way contemporary robinsonades engage in a critical reevaluation of the relationship between human and nature as it has been previously featured. Focusing on the way the literary texts under scrutiny avoid the separation and domination schemes typical of Defoe's Crusoe, the study first argues that such a rejection questions the Western dualistic ontology as well as the modern project aiming at making human beings like masters and possessors of nature. It then considers how the Defoean's pattern of the footprint is recasted according to contemporary ecological preoccupations, interacting with the anxieties brought out by the so-called « anthropocene ».

AUTEUR

MARIE CAZABAN-MAZEROLLES

Marie Cazaban-Mazerolles est docteure en littérature comparée et actuellement chercheuse associée au laboratoire Forellis de l'Université de Poitiers. Sa thèse, intitulée « Raconter le vivant : un essai de zoépoétique narrative », porte sur les transformations de la poétique narrative occidentale des XX^e et XXI^e siècles dans le sillage de la révolution darwinienne et de la réévaluation plus globale des rapports de l'humain au vivant.

Marie Cazaban-Mazerolles is an associate researcher at the University of Poitiers, where she received her Ph.D. in Comparative Literature in 2018. Her dissertation, entitled « Narrating *le vivant* : an essay in zoepoetics », focused on the way post-Darwinian life sciences impact narrative poetics, with a special interest in the literary representation of human and non-human life.